

31

14 Février 1889.

1

26, rue Gay Lussac, Paris.

Cher Monsieur,

Le bel article que vous avez bien voulu consacrer à mon livre dans la *Revue* est l'étude la plus lumineuse, la plus pénétrante et la plus complète qui ait jamais été écrite sur la question de la langue. Ces pages magistrales ne seront plus dépassées. Tout est vu, tout est compris, tout est présenté avec une netteté, une logique rares. Il sera impossible de dire mieux - ou même de dire autrement. Jamais les arguments pour et contre n'ont été produits avec plus de force, avec un sens plus fin de la réalité des choses. Vous m'avez fait éprouver, à vous lire, un peu de cette jalousie dont parle Homère, mais une jalousie raffinée, si



Je puis dire, par tout ce que notre sentiment moderne y apporte d'admiration et d'attention. Je ressens cette même jalousie devant toutes les œuvres d'art accomplies: malgré moi, j'envie l'artiste qui fait si bien et, tout d'un coup, je l'aimé d'avoir si bien fait.

Je suis fier d'avoir été l'occasion - je n'ai pas été autre chose - d'une si belle étude. Elle m'a pénétré d'une délicieuse satisfaction, d'un grand bien-être et de paix; je me disais, en effet, que maintenant le public pouvait me lire ou ne pas me lire, se rendre à mes raisons ou les combattre. Celui me devenait désormais indifférent: j'étais sûr du moins que toute la Grèce l'avait l'article de Proïdis, que la question y avait été nettement posée et que, par cela même, elle avait fait un immense



progrès. Or, je ne demande absolument pas autre chose. Mes ambitions ne vont pas au delà. Vous avez dû opérer des conversions que j'eusse été incapable d'accomplir par moi-même. Permettez-moi de vous en remercier en mon nom, mais surtout de me réjouir avec vous du service éclatant que vous avez rendu à la Grèce.

Pour moi, entre autres obligations, je vous aurai aussi celle de m'avoir tendu la perche: je ne tiens pas du tout, comme à un article de foi, à l'orthographe ἔσπεο, ἔσπεός. Je trouve maintenant comme vous que ces graphies blessent l'œil inutilement. Seulement, il ne devenait difficile de me résister devant les énormes lettres qu'on m'a dites à ce sujet. C'est après avoir beaucoup hésité que je m'étais déterminé à cette transcription de la diphthongue ancienne.



Vous allez juger de la pureté de mes inten-  
 tions, quand je vous aurai dit ce qui m'a  
 finalement décidé à prendre ce parti ex-  
 trême : deux institutrices de Constantinople  
 se plaignaient un jour à moi de la compli-  
 cation de l'orthographe actuelle. Je me rendais  
 bien compte de leur embarras, surtout en  
 réfléchissant à celui des enfants; mais je ne  
 disais rien d'autre part que toute réforme dans  
 ce sens ne pourrait aboutir et je me creusais  
 la tête pour trouver au moins une seule  
 simplification dont la langue moderne  
 nous fournit déjà quelque modèle : je trouvai  
 les graphies  $\beta\epsilon\iota\sigma\alpha\omega$ ,  $\gamma\epsilon\eta\upsilon\sigma$ . Innocem-  
 ment j'ai voulu les étendre à tous les mots  
 qui présentent la combinaison  $\epsilon\upsilon\epsilon\upsilon$ ,  
 me disant dans le fond de mon cœur que  
 mes deux institutrices me sauraient peut-être  
 gré de cette légère innovation. Vous voyez



que je n'y mettais guère de malice et  
 que je n'agissais pas par un vain amour de  
 l'épiète. Mais vous me faites apercevoir que  
 cela même était aller trop loin. M. Kumbacher, par  
 lettre, m'avait fait la même observation. Aussi  
 je renonce sans peine à mes  $\varphi$  et à mes  $\beta$ .  
 L'orthographe traditionnelle est ce qu'il y a  
 au monde de plus tenace. En maintenant le  $v$ ,  
 nous restons d'ailleurs dans les habitudes anciennes.  
 Mais pour cette même raison, je crois qu'il est très  
 difficile d'écrire :  $\pi\delta\lambda\iota$ , c'est trop laid et c'est  
 trop franchement contraire au système ancien  
 qui ne tolère pas d'autre graphie que  $\varphi\omega\nu\eta$ ,  
 $\varphi\omega\nu\eta\varsigma$  etc.  $\pi\delta\lambda\iota$  se déclinant d'après l'  
 jeu de déclinaison ancienne doit s'écrire de même.  
 Je serai mon profit de bien d'autres observations  
 contenues dans votre article, surtout en ce qui  
 concerne le vocabulaire : quand un mot  $\rho\alpha$ -  
 vant, qui du reste ne contredit en rien la gram-  
 maire populaire, est devenu familier même  
 au peuple ( $\rho\epsilon\phi\omega\varsigma = \rho\acute{o}\delta\alpha$ ), il n'y a, en effet,  
 aucun inconvénient à s'en servir : d'g  
 même tout avantage à cet emploi.

Votre étude de la *Épique* a modifié mes



plans de cet hiver : avant d'en avoir  
 pris connaissance, je comptais encore revenir  
 à la charge et traiter la question dans  
 un assez long travail en grec. J'en avais  
 même écrit une bonne partie. J'ai laissé  
 le tout dans mes cartons ; cela devenait  
 désormais inutile. Je ne dis pas que je ne  
 reprendrai pas quelque jour cette idée, en  
 remaniant le plan primitif et en le  
 concentrant sur plusieurs points. Mais,  
 dans ce cas, je vous demanderai la  
 permission de mettre votre nom en tête de  
 ce petit document. Je serais très heureux de  
 vous en offrir humblement la dédicace.  
 J'ai un tas de projets dans l'esprit. J'ai  
 merai bien ne plus être dans l'obligation  
 de m'occuper de grammaire, les cours  
 de pure imagination sont plus tentants  
 et je me sens de plus en plus inclinée de  
 ce côté. Je voudrais faire un assez long séjour  
 en Grèce, avant de donner suite à cette  
 idée. Pour le moment, je compte écrire en  
 français et j'ai du travail sur la planche.



Votre dernière lettre contient des réflexions  
 fort justes sur la triste réalité qui nous  
 est faite par l'effort séculaire des sécularités.  
 C'est un fait incontestable que la langue  
 populaire a été contaminée; c'est un fait  
 incontestable que dans les villages mêmes  
 on recueille des formes savantes. Dans  
 quelle mesure ces formes sont-elles capables  
 de se fixer à jamais dans la langue; dans  
 quelle mesure seront-elles modifiées par  
 la grammaire populaire et se nivelleront-elles  
 conformément au reste de la phonétique et de  
 la morphologie; dans quelle proportion, enfin,  
 y aura-t-il des formes hybrides (en Xios  
 à cause de n' Xios au lieu de n' Xio'), c'est  
 précisément là ce que je voudrais essayer  
 d'examiner dans le travail dont je vous  
 parlais tout à l'heure. Quant au profit  
 immédiat, pratique en quelque sorte, qu'il  
 y aurait lieu de tirer de l'observation de ces  
 faits pour la constitution d'une langue  
 littéraire, il me semble, dès maintenant, que  
 ce serait ici le cas d'invoker à juste titre  
 ce principe souvent si mal interprété par les



pédants, qu'une langue écrite n'est ja-  
 mais la photographie exacte de la langue  
 parlée. Une langue littéraire demande  
 toujours l'unité grammaticale à la base:  
 c'est même là la raison d'être, et le germe  
 de la fécondité est là. Que si, acceptant  
 l'état des choses, prenant pour modèle la  
 langue de la conversation à ses divers degrés  
 (encore faudrait-il arriver à l'arbitraire, car  
 cette langue varie suivant les sujets, parlants),  
 que si donc nous écrivions comme on parle  
 souvent à Constantinople ou à Athènes,  
 il me semble que nous ressemblerions dans le *ὕψιστος*.  
 Or, le *ὕψιστος* c'est la  
diglossie et, en fait de langue littéraire,  
 toute diglossie me paraît devoir fatale-  
 ment aboutir à l'aglossie. La grammaire  
 populaire n'est toujours, en fin de compte, la  
 justification et son point d'appui dans la  
 réalité; le peuple a déjà dit et dit tous  
 les jours *ἡ ἀγlossία* (cette analogie ne  
 pourrait manquer de se produire): il n'y a  
 rien d'extraordinaire à ce qu'il en arrive  
 à dire *ἡ ἀγlossία*, *ἡ ἀγlossία*.



Si, en écrivant, nous ne décidions pas en  
 αλιόν, ενς αλιόνς, pour ne pas, il me  
 paraît indubitable - à un moment où  
 l'enseignement sera devenu vraiment  
 obligatoire et national - que l'on décide en  
 η αλιός, ενς αλιός, et au génitif ενς  
 αλιόζος. La question se pose donc de savoir  
 si, à l'heure qu'il est, la langue littéraire  
 qui prend pour base la grammaire populaire  
 a le droit de répandre la détermination αλιός,  
 η αλιός. Mais admettons même qu'elle le  
 fasse : il faudra alors qu'elle tolère côté à  
 côté le paradigme εἶξεν, εἶξενς et le  
 paradigme αλιός, αλιόενς. Or, c'est là  
 ce qui me paraît contraire à l'essence de toute  
 langue littéraire. Je ne fais guère ici que  
 vous soumettre des réflexions qui me viennent  
 au courant de la plume. J'aimerais bien  
 que vous les combattiez. Cette correspondance  
 m'éclaire et me fortifie et j'ai toujours  
 le plus grand profit à vos lettres. Si vous voulez  
 bien continuer, vous me ferez le plus grand bien.



Et cependant je ne vous ai pas encore dit pourquoi j'étais resté si longtemps sans vous écrire. Je n'ai pas débute par la moindre excuse. Croyez bien que ce que je vais vous dire n'est pas une défaitte habile, un simple prétexte, une plaisanterie. Puisque nous sommes dans le & privé, je vous confesserai en toute sincérité que depuis deux mois - depuis notre retour de la campagne - j'ai été atteint d'agraphie. J'avais un peu trop forcé la machine l'hiver dernier et tout est été. Je n'y ai rien gagné. Il a fallu me reposer de toute force. Tout effort intellectuel me devenait une fatigue. J'aurais été dans l'incapacité de vous écrire une lettre convenable. Je sais bien que je m'en faisais une idée de reproches. Mais véritablement je n'aurais pas pu. J'ai sur mon bureau une esquisse de lettre à votre adresse portant la date du 1<sup>er</sup> Décembre, 88. J'ai dû être obligé de la laisser inachevée. J'ai préféré ne pas vous écrire que de vous écrire des lettres sans suite et



Sans cohésion. Je croyais gagner du temps  
l'année dernière à me surséjourner; mais  
cela aboutit toujours à des vacances  
qu'il faut prendre malgré soi. J'ai dû  
me mettre au vert. Maintenant que  
c'est fait, mon premier retour à la  
vie intellectuelle s'est manifesté par  
la présente lettre.

J'y joins l'envoi d'un petit filon  
à part qui n'a qu'un intérêt purement  
bibliographique, puisque le filon n'est  
pas dans le commerce; une brochure sur  
le patois qui m'a coûté un travail  
inimaginable; une grammaire grecque  
faite par un de nos élèves, revue, corrigée  
par moi sur les épreuves et qui m'a donné  
plus <sup>de</sup> ~~un~~ mal qu'un livre que j'aurais  
fait moi-même; enfin, le tome II de  
nos Essais de Grammaire historique  
des grecs. Tout cela est bien en di-  
geste et bien lourd. Il sur fatigue de



Tant de grammaire. La brochure de  
 Paton répond en partie à quelques uns des  
 questions de votre dernière lettre; quelques  
 pages de la longue Introduction des  
 Essais traitent également de la langue  
 mi-populaire mi-savante. Si vous ne  
 recevez pas personnellement la Revue  
 critique, je me ferais un plaisir de  
 vous envoyer un exemplaire de numéros  
 contenant quelques articles de moi.

Ne m'oubliez pas dans la distribution  
 de votre prochain livre. Je voudrais en  
 parler longuement à deux seras diffé-  
 rents, comme je vous l'avais annoncé. J'en  
 serais tout à fait heureux.

Et maintenant, cher Monsieur et cher  
 maître, laissez moi vous donner ce nom  
 qui vous servent si bien et croyez surtout  
 à mon respect bien sincèrement affectueux.

Jean H. Clavié